



fabula  
Les Colloques

**Fabula / Les Colloques**  
**L'art, machine à voyager dans le temps**

---

# Paris comme machine à explorer le temps : *La Double Vie de Théophraste Longuet* de Gaston Leroux

**Kirill Chekalov**

---



## **Pour citer cet article**

Kirill Chekalov, « Paris comme machine à explorer le temps : *La Double Vie de Théophraste Longuet* de Gaston Leroux », *Fabula / Les colloques*, « L'art, machine à voyager dans le temps », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document4689.php>, article mis en ligne le 06 Avril 2017, consulté le 17 Avril 2024

---

## Paris comme machine à explorer le temps : *La Double Vie de Théophraste Longuet* de Gaston Leroux

**Kirill Chekalov**

---

*C'est une histoire historique.*

*Gaston Leroux*

« Leroux est avant tout parisien<sup>1</sup> », affirme Maurice Dubourg dans son article consacré à l'écrivain. Né en 1868 au 66, rue du Faubourg Saint-Martin, Leroux a passé ses jeunes années en Normandie, après quoi il s'est installé dans la capitale en 1886 et a saturé nombre de ses romans de références parisiennes très précises. Dans une interview datée du 2 mai 1925, Leroux désigne Honoré de Balzac comme son écrivain préféré<sup>2</sup>. Comme l'auteur de la *Comédie humaine*, Leroux semble vouloir « tisser comme une araignée / À Paris sa messe funèbre<sup>3</sup> », commémorer la capitale, se faire « archéologue » de Paris (pour reprendre le mot de Jeannine Guichardet).

En effet, dans son roman *Le Roi Mystère* (1908), qui commence par une apologie de Dumas père, « notre père à tous<sup>4</sup> », Leroux trace un tableau topographiquement fort précis, dumasien et suesque à la fois, de la capitale (dans la tradition des *Mohicans de Paris* et des *Mystères de Paris*), à partir de cet endroit lugubre qu'était dans les années 1860 la place de la Roquette, jusqu'au Bois de Boulogne. Dans un article ironique intitulé « Fouette, cocher ! », publié à la une du journal « Le Matin » le 1er décembre 1899 puis repris dans *Sur mon chemin*<sup>5</sup>, Leroux décrit dans les moindres détails l'itinéraire – en fiacre – entre le Palais du Luxembourg et le boulevard Poissonnière ; c'est là, au numéro 6, que se trouvait à l'époque la rédaction du « Matin ». Cet article permet au lecteur de nos jours de conclure que les embouteillages existaient déjà à Paris à la fin du XIXe siècle (puisqu'il fallait une heure et demie pour parcourir une distance de deux kilomètres et demi).

---

<sup>1</sup> Maurice Dubourg, « Gaston Leroux, journaliste parisien, journaliste et parisien », *Europe*, no 626-627, juin 1981, p. 58.

<sup>2</sup> « Mes livres de chevet ? Mes auteurs favoris ? Balzac, dont j'aime et relis tous les livres [...]. Personne ne peut lui être comparé. » Voir Frédéric Lefèvre, « Une heure avec... Gaston Leroux », in Gaston Leroux, *Œuvres*, Paris, Laffont, 1984, p. 997.

<sup>3</sup> Michel Aucouturier, Andrei Mikhaïlov, « Balzac dans l'œuvre de Pasternak », in *L'Année balzacienne*, 1996, p. 406.

<sup>4</sup> Voir Gaston Leroux, *Romans mystérieux*, Paris, Omnibus, 2008, p. 263.

<sup>5</sup> Gaston Leroux, *Sur mon chemin*, Paris, Flammarion, 1901, p. 336-343.

Dans son roman le plus fameux, *Le Fantôme de l'Opéra* (1910), Leroux se limite au quartier adjacent à la rue Scribe ; dans le livre troisième de son roman intitulé *Balao* (1912), il ébauche une odysée à la fois loufoque et très réaliste de deux singes à travers Paris ; dans sa diologie sur Bénédicte Masson et l'androïde Gabriel, *La Poupée sanglante* et *La Machine à tuer* (1923), les événements tantôt horribles tantôt hilarants se déroulent dans ce quartier paisible et plutôt provincial qu'était (et que reste, dans une certaine mesure, de nos jours) l'île Saint-Louis.

Le second roman de Gaston Leroux, intitulé dans la version feuilleton *Le Chercheur de trésors* (« Le Matin », à partir du 5 octobre 1903), et en volume *La Double Vie de Théophraste Longuet* (1904), appartient lui aussi aux romans « parisiens » de l'auteur, avec cette particularité de contenir une dimension historique, rétrospective. Chose rare dans l'œuvre de l'écrivain, qui n'avait pas de vrai penchant pour le roman historique (à cet égard *Les Ténébreuses*, publiées en 1924 et consacrées aux événements de 1916 en Russie et plus spécialement à l'assassinat de Raspoutine, constituent peut-être une exception<sup>6</sup>).

Sans prétendre résumer le contenu du roman (assez connu d'ailleurs et plusieurs fois réédité – à notre connaissance en 1929, 1964, 1970, 1978 et 1981), nous nous contenterons d'observer qu'il s'agit de l'histoire d'un dédoublement de personnalité, inspirée par *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson. Cette œuvre de Stevenson, qui a paru en Angleterre en 1886, n'était connue dans la France de la Belle Époque que grâce à une analyse exhaustive publiée en 1888 par une critique et traductrice, Marie-Thérèse Blanc (qui publiait sous le pseudonyme de Thérèse Bentzon<sup>7</sup>).

Dans *La Double Vie de Théophraste Longuet*, Leroux narre l'histoire d'un humble marchand de timbres en caoutchouc qui, passé à la retraite, découvre qu'il est la réincarnation de Louis-Dominique Cartouche. Les deux *personae* coexistent en lui, et c'est tantôt l'une tantôt l'autre qui prend le dessus. Cette coexistence permet à Leroux d'effectuer un voyage dans le temps (imaginaire il est vrai !) qui présente une certaine ressemblance avec un conte fantastique de Hans Christian Andersen, *Les Galoches de la Fortune* (*Lykkens Kalosker*, 1838). En effet, dans un des épisodes du roman, le protagoniste se promène dans les rues de Paris – accompagné de son voisin, M. Petito – sans se rendre compte qu'il s'agit non pas du Paris du début du XVIIIe siècle, mais de la capitale de la Belle Époque. Chez Andersen, le conseiller Knap, grâce aux galoches magiques, se déplace du XIXe siècle au Moyen Âge (XVe

---

<sup>6</sup> « Peu de romans de Balzac se déroulent dans un autrefois parisien », affirme Jeannine Guichardet (*Balzac archéologue de Paris* [1986], Genève, Slatkine, 1999, p. 15). Dans ce sens aussi, Leroux ressemble à Balzac.

<sup>7</sup> Thérèse Bentzon, « Le Roman étrange en Angleterre », *Revue des Deux Mondes*, mars 1888, p. 550-581.

siècle). Mais, à la différence de Théophraste, il se rend tout de suite compte des changements architecturaux (et autres).

Voici un passage intéressant de *La Double Vie de Théophraste Longuet* :

Ils étaient arrivés au coin de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs. Ils descendirent [par la rue des Martyrs]. Théophraste était de fort méchante humeur.

– Monsieur, dit-il, j'ai rendez-vous au cabaret du Veau-qui-tette, à côté de la chapelle des Porcherons que voici...

– Mais c'est la chapelle Notre-Dame-de-Lorette et nullement celle des Porcherons<sup>8</sup>.

– Je n'aime point qu'on se paie ma tête, affirma Théophraste [...].

– Il y a du brouillard, répliqua Théophraste, et c'est votre excuse. Vous avez perdu votre chemin, *parmi tous ces champs de culture*<sup>9</sup> !

Le cabaret du Veau-qui-tette est une vieille auberge que Cartouche utilisait pour ses rendez-vous avec la belle Vénus-Jeanneton, ainsi que pour ses rencontres avec les « cartouchiens », membres de la bande.

Ce qui attire notre attention dans cette citation, c'est l'expression très ambiguë : « tous ces champs de culture ». En effet, il ne s'agit nullement d'agriculture ; M. Petito est un instituteur, qui cultive d'autres champs, et c'est le patrimoine culturel parisien qui constitue une sorte de machine à voyager dans le temps chez Gaston Leroux. Déjà le choix de Cartouche comme réincarnation (par anticipation) de Théophraste n'est pas fortuit : il s'agit non seulement d'un personnage historique, mais aussi d'une figure très médiatisée, d'un personnage-légende – il existe vers la fin du XIXe siècle toute une tradition littéraire concernant Cartouche. Et ce n'est pas par hasard que Leroux, dans une note en bas de page, remercie les bibliothécaires de la Nationale, de Carnavalet et de l' Arsenal pour leur aide. Le fameux brigand appartient donc lui-même aux « champs de culture ».

En lisant *La Double Vie de Théophraste Longuet*, le lecteur a parfois l'impression d'avoir affaire à un roman historique, rempli d'allusions savantes, notes et citations (entre autres, l'auteur mentionne le mélodrame d'Adolphe d'Ennery et Ferdinand Dugué, *Cartouche*, 1853<sup>10</sup>). L'interprétation par Théophraste de la fameuse chanson

---

<sup>8</sup> « Chapelle des Porcherons, située rue Coquenard. – Cet édifice servait autrefois de chapelle à un château du XIVe siècle appartenant à la famille Le Coq, et nommé château Le Coq ou château des Porcherons. Elle n'avait rien de remarquable. On y établit en 1646 une confrérie sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette, et en 1760 une école de charité. Cette chapelle fut vendue et démolie en 1800. C'est sur l'emplacement qu'elle occupait qu'on a élevé, il y a deux ans, l'église de Notre-Dame-de-Lorette » (Jules de Gaulle, *Nouvelle histoire de Paris et de ses environs*, Paris, Pourrat, 1839, p. 263).

<sup>9</sup> Nous soulignons. Note de Gaston Leroux : « Tout cet espace situé au nord-ouest du boulevard des Italiens était anciennement rempli par des champs en culture, des marais, des jardins et des maisons de campagne, et par le village des Porcherons, par une ferme nommée Grange-Batelière, par le château du Coq, une voirie, le cimetière de Saint-Eustache » (Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, in *Les Aventures extraordinaires de Rouletabille, reporter*, Paris, Laffont, 1988, p. 534).

<sup>10</sup> Plus tard, Leroux revient à cette forme de narration dans *L'Épouse du soleil* (1912). Selon Alfu, « didactique, ce roman évoque avec grande précision l'histoire de la conquête du Pérou par Pizarre » (Alfu, *Gaston Leroux. Parcours d'une œuvre*, Paris, Encrage, 1996, p. 102).

de Cartouche en argot (pendant un dîner solennel, en présence de ses amis) constitue un point crucial du roman. Il est difficile d'indiquer précisément la source d'où Leroux tire cette chanson : incluse dans le poème de Nicolas Racot de Grandval, *Le Vice puni ou Cartouche* (1725), elle est également citée dans le roman – plus récent – de Grandpré, *Cartouche, roi des voleurs*<sup>11</sup>. La seconde source est plus vraisemblable, puisque Leroux puisait largement dans les romans populaires du XIXe siècle. En ce qui concerne le poème de Grandval, Leroux cite – d'une façon explicite cette fois – un passage concernant le portrait de Cartouche : « Brun, sec, maigre, petit, mais grand par le courage / Entreprenant, hardi, robuste, alerte, adroit<sup>12</sup> ».

Et ce n'est pas un hasard si l'action du roman commence par une visite à la Conciergerie. La toute première réplique du livre est celle d'un gardien qui laisse entrer dans le bâtiment Théophraste, sa femme Marceline et son ami Adolphe, et leur pose la question suivante : « Vous êtes français<sup>13</sup> ? » Ceci n'est pas fortuit non plus : à l'époque, les étrangers constituaient la majorité des visiteurs de la Conciergerie. Souvenons-nous que la publication du roman de Leroux commence en octobre 1903 dans *Le Matin*. Or, le 5 janvier 1903, *Le Petit Journal* publie un article intitulé *Pour voir Thérèse*. Il y est question de la visite d'un groupe d'Américains à la Conciergerie. Ces Américains ne parlent pas français ; malgré cela, le gardien commence sa visite guidée, mais les étrangers lui font comprendre que les geôles des fameux détenus des temps jadis (Marie-Antoinette, André Chénier, Madame du Barry... le nom de Cartouche n'est d'ailleurs pas prononcé) ne les intéressent pas et qu'ils ne veulent voir qu'une seule chose, ou plutôt qu'une personne : Thérèse Humbert. Cette fameuse criminelle de la Belle Époque, condamnée plus tard à cinq ans de travaux forcés, a été enfermée le 29 décembre 1902.

Par contre, pour les personnages de *La Double Vie de Théophraste Longuet*, la Conciergerie est non seulement une prison, mais un élément important du patrimoine culturel parisien, ce que souligne – d'une façon très pédantesque – Théophraste : « Les monuments du passé sont le livre de l'histoire<sup>14</sup> ». En décembre 1902, un journal parisien, *Le Rappel*, commence la publication de la version feuilleton d'un roman que tout le monde était pourtant censé avoir déjà lu, à savoir *Splendeurs et misères des courtisanes*. Comme nous l'avons déjà constaté, Balzac était une figure-clé pour Gaston Leroux. Or, dans la troisième partie de son roman, intitulée « Où mènent les mauvais chemins », Balzac écrit :

---

<sup>11</sup> Voir Jules de Grandpré, *Cartouche, roi des voleurs. Crimes et scènes de mœurs sous la Régence, aventures et exploits de sa bande*, Paris, Fayard, 1883.

<sup>12</sup> Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, p. 544.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 496.

<sup>14</sup> *Idem.*

Hélas ! la Conciergerie a envahi le palais des rois. Le cœur saigne à voir comment on a taillé des geôles, des réduits, des corridors, des logements, des salles sans jour ni air dans cette magnifique composition où le byzantin, le roman, le gothique, ces trois faces de l'art ancien, ont été raccordés par l'architecture du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce palais est à l'histoire monumentale de la France des premiers temps ce que le château de Blois est à l'histoire monumentale des seconds temps<sup>15</sup>.

Leroux, sans aucun doute, connaissait bien cette citation. Et si le dédoublement du personnage commence précisément à la Conciergerie, c'est non seulement pour cette simple raison que Cartouche y était détenu en octobre 1721, mais aussi parce que la mémoire des siècles incorporée au monument historique rend possible cette plongée dans le passé. Ainsi, le rôle de la Conciergerie comme élément du patrimoine, comme objet culturel et non seulement comme « antichambre de la mort », est vivement souligné par Leroux, qui connaissait d'ailleurs ce bâtiment par cœur. Selon un grand connaisseur de l'œuvre de Gaston Leroux, Guillaume Fau, conservateur des manuscrits à la BNF, « le moindre recoin de l'ancienne prison de la Conciergerie lui est familier, comme s'il y avait déjà vécu<sup>16</sup> ».

Et les catacombes ? Leroux les connaissait non moins bien. En effet, à la une du *Matin* du 3 avril 1897, on trouve un article anonyme, mais sûrement écrit par Leroux et intitulé « Catacombes-Concert ». Il y est question d'un événement culturel insolite qui s'est déroulé dans les catacombes. Le passage que nous avons mis en italique est repris sans aucun changement dans le texte du roman :

*Et sous les voûtes des catacombes, parmi les avenues et les carrefours où s'alignent les murs tragiques des crânes, des tibias et des fémurs, la Marche funèbre de Chopin a fait entendre sa plainte, devant un public d'esthètes, de "petits ventres affamés"<sup>17</sup>, d'artistes [...]. Il est une heure et demie du matin. Les musiciens arrivent, avec les boîtes lourdes des instruments. Il en manque. On attend encore. Quelques-uns se lassent d'attendre, s'en vont, en ayant assez vu et n'ayant rien entendu. Les organisateurs de cette petite fête passent. Nous les interrogeons. Nous désirons savoir le pourquoi et surtout le comment.*

– L'idée nous en est venue un soir, nous dit l'un d'eux, chez un de nos amis, un étudiant en médecine, M. Doubrolle. Nous avons pensé que ce ne serait point banal, cette note d'art : du Chopin dans les catacombes<sup>18</sup>.

Cette information a été publiée également par d'autres périodiques parisiens, dont *L'Intransigeant* :

---

<sup>15</sup> Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes* [1838], Paris, Librairie Nouvelle, 1856, p. 343.

<sup>16</sup> Guillaume Fau, *Gaston Leroux : de Rouletabille à Chéri-Bibi*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2008, p. 60.

<sup>17</sup> C'est une notion de la Belle Époque, une mode introduite par une danseuse de l'Opéra : il s'agit de femmes qui se coiffaient avec des bandeaux cachant leurs oreilles.

<sup>18</sup> « Catacombes-Concert », *Le Matin*, 4 avril 1897, p. 1.

En effet, quelques jeunes littérateurs et musiciens avaient conçu, ces derniers temps, une idée à laquelle assurément on ne pourrait reprocher de manquer d'originalité. À la recherche de sensations neuves [...] ils avaient pensé que l'audition de la *Marche funèbre* de Chopin, la nuit, dans l'ossuaire des catacombes, devait être pour eux une jouissance exquise et rare, et ils avaient organisé ce concert. Cet original, mais macabre divertissement a eu lieu et a duré une heure environ<sup>19</sup>.

Ce fait divers a inspiré Gaston Leroux dans *La Double Vie de Théophraste Longuet*. Le protagoniste, poursuivi par le commissaire Mifroid – un personnage récurrent dans quelques romans de Leroux –, tombe par inadvertance dans un égout parisien ; le long périple souterrain<sup>20</sup> qui s'ensuit s'achève justement dans cette salle de concert improvisée – mais ce *happy end* est précédé par un épisode tout à fait féerique, sans analogue dans l'œuvre de notre auteur : le séjour de Théophraste et de Mifroid chez les Talpa.

Dans son *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Jean-Baptiste Baronian observe :

on regrettera que Leroux ait entraîné aux trois quarts du livre<sup>21</sup> son héros au fond des catacombes de Paris et, par-dessus tout, à la rencontre du peuple souterrain de Talpa dont l'énoncé des us et coutumes couvre trop de pages<sup>22</sup>.

L'importance de l'épisode est néanmoins considérable. L'association entre les catacombes parisiennes et l'enfer dantesque étant trop répandue, voire banale, Leroux cherche et trouve une autre vision du sujet, tout à fait inattendue. En se déplaçant dans les couloirs souterrains, Longuet et Mifroid se retrouvent – comme c'était le cas à la Conciergerie – dans un lieu de mémoire culturelle. Ils ont l'occasion de faire quelques observations intéressantes, y compris sur la hauteur très variée des couloirs. Grand érudit plutôt que policier, Mifroid donne à son compagnon l'explication suivante :

Quelquefois, lui dis-je, la croûte terrestre est si peu épaisse qu'il faut prolonger les fondations des monuments jusqu'au fond des catacombes. C'est ainsi qu'au cours de nos pérégrinations nous risquons de rencontrer les piliers de Saint-Sulpice, de Saint-Étienne-du-Mont, du Panthéon, du Val-de-Grâce, de l'Odéon... Ces monuments s'élèvent en quelque sorte sur des pilotis souterrains<sup>23</sup>...

---

<sup>19</sup> « Un concert dans les catacombes », *L'Intransigeant*, 5 avril 1897, p. 2.

<sup>20</sup> Selon Maurice Dubourg, « le voyage dans les catacombes de M. Longuet pourrait sans doute se classer parmi les "Voyages extraordinaires" chers à Jules Verne ». Voir Maurice Dubourg, « Gaston Leroux, journaliste parisien, journaliste et parisien », *Europe*, no 626-627, juin 1981, p. 63.

<sup>21</sup> Nous soulignons.

<sup>22</sup> Jean-Baptiste Baronian, *Panorama de la littérature fantastique de langue française* [1978], Paris, La Renaissance du livre, 2000, p. 162.

<sup>23</sup> Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, p. 645-646.

Ainsi, le Paris souterrain, chez Leroux, n'est pas seulement l'antithèse du Paris terrestre<sup>24</sup> ; c'est aussi sa prolongation, c'est aussi les racines de l'arbre de la culture qui pousse à la surface ; et c'est pour cela que le concert parmi les ossements est moins macabre qu'on ne le pense.

Mais revenons aux Talpa. Il est incontestable que cette civilisation souterraine, cette société bien organisée, vertueuse (à sa façon !) et sage, qui ignore la propriété, où « chacun prend ce qu'il a besoin de prendre », qui prêche l'amour libre et bannit l'institution du mariage, constitue une utopie parodique incluant quelques éléments communistes. Dans *Le Roi Mystère*, Leroux reparle d'ailleurs des catacombes et se souvient des Talpa<sup>25</sup>. « Trois escaliers conduisent aux catacombes. Celui de la barrière d'Enfer présente avec ces lieux une remarquable analogie de nom<sup>26</sup> », écrit Nestor de Lamarque en 1832. « Nous nous trouvions encore sous l'ancien quartier d'Enfer<sup>27</sup> », note dans son journal l'inspecteur Mifroid. Cependant, la première vision qui s'offre aux yeux de Longuet et de Mifroid lorsqu'ils pénètrent dans le royaume des Talpa n'a rien d'inferral ; elle est sensuelle et paradisiaque (une sorte de Suzanne/Vénus au bain).

Ce « refuge de l'utopie<sup>28</sup> », pour reprendre les mots de Céline Knidler, n'est pas absolument atemporel ; les Talpa sont les descendants de Parisiens du XIVe siècle qui, s'étant égarés dans les catacombes, ont procréé et finalement créé une étrange communauté. Figés dans un Moyen Âge assez insolite, ayant gardé – dans toute sa splendeur – le moyen français, les Talpa, comme leur nom l'indique, présentent une certaine ressemblance – mais très limitée – avec les rongeurs. Leurs corps sont d'une beauté et d'une blancheur incomparables ; il n'y a qu'un seul bémol – ou plutôt que trois bémols : ils n'ont pas d'yeux, leurs oreilles sont pareilles à celles des loups, et un groin leur tient lieu de nez.

Ce qui est important, c'est le goût très prononcé des Talpa pour l'architecture. Les descriptions des constructions souterraines exquises que nous propose Leroux ne sont pas sans rappeler les utopies architecturales de la Renaissance italienne – et pas seulement italienne d'ailleurs, puisque Thomas More met lui aussi l'accent sur l'architecture. Citons Gaston Leroux :

---

<sup>24</sup> Roger Caillois parle « d'un Paris fantôme, nocturne, insaisissable », dissimulé sous un Paris familier à tout le monde (Roger Caillois, « Préface », in Honoré de Balzac, *À Paris !*, Paris, Complexe, 1993, p. 9).

<sup>25</sup> « Des quartiers entiers des catacombes de Paris ont été autrefois habités, du côté de la place d'Enfer, par exemple, par la puissante organisation des Talpa » (Gaston Leroux, *Romans mystérieux*, p. 651).

<sup>26</sup> Nestor de Lamarque, *Paris, ou le livre des cent-et-un*, tome 6, Paris, Chez Ladvocat, 1832, p. 20.

<sup>27</sup> Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, p. 645.

<sup>28</sup> Céline Knidler, *Le Paris souterrain dans la littérature*, mémoire de maîtrise, Université Paris Sorbonne, en ligne : <http://www.memoireonline.com/01/09/1922/Le-Paris-souterrain-dans-la-litterature.html>

Mes yeux restaient éblouis par la profusion des colonnades, des cannelures, des chapiteaux, par le travail tout à fait incroyablement fouillé des frises, des bas-reliefs, des socles et généralement des assises des monuments. Les chapiteaux aux feuilles si extravagantes, aux volutes si contournées, détournées, retournées, étaient toujours à hauteur d'homme<sup>29</sup>.

« L'art sauve tout<sup>30</sup> », affirme Adolphe, l'ami de Théophraste, au début du roman. Il parle du fameux bas-relief licencieux qui se trouve dans la Salle des gardes de la Conciergerie et qui représente Héloïse et Abélard avec un petit détail très osé. Mais la phrase d'Adolphe peut être interprétée dans un sens plus large. L'art (et non seulement l'architecture, mais aussi la musique et la littérature) sauve les habitants des catacombes de l'état sauvage ; l'art (et les lettres, et la culture en général) sauve les petits-bourgeois parisiens (souvent décrits dans les romans de Leroux avec un humour grinçant) de l'avalissement : la belle (mais très terre-à-terre) Marceline, épouse de Théophraste, comparée d'une façon tout à fait inopinée à telle créature baudelairienne<sup>31</sup>, en est symboliquement *anoblie*.

En outre, Gaston Leroux effleure un thème qu'il développera plus tard dans *La Mansarde en or* (1926, roman très dépendant de la tradition décadente) – celui de l'avènement du tourisme de masse à la Belle Époque. Le premier épisode de la *Mansarde* se déroule au pied de Montmartre : d'un car touristique débarque un troupeau multinational de consommateurs de culture – laids, incultes et bavards ; ils sont décrits avec une ironie mordante. Pour sensibiliser ce « conglomérat informe », comme l'appelle Leroux, le guide propose aux touristes un programme spécial, choquant et associant l'horreur à l'érotisme : une orgie à Montmartre, une pause-bière avec des bocks sur un cercueil et – cerise sur le gâteau – le spectacle d'un pauvre poète mourant de faim<sup>32</sup>.

Dans cette perspective, la question de savoir si Gaston Leroux a lu ou non *La Machine à explorer le temps* de Wells perd son importance. Certes, Henry Davray a traduit le roman pour le *Mercure de France* en 1895 (cette traduction est longtemps restée la seule disponible en français). Et l'on sait que Leroux lisait attentivement la littérature et la presse contemporaines ; il a sans aucun doute lu *L'Île du docteur Moreau*<sup>33</sup>, qu'il cite dans *Balao*. Et pourtant, il n'a nullement besoin d'un engin

---

<sup>29</sup> Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, p. 662.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>31</sup> « Quand tu vas, balayant l'air de ta jupe large, / Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large » (Charles Baudelaire, « Le Beau Navire », *Les Fleurs du Mal*, en ligne : <http://www.gutenberg.org/files/6099/6099-h/6099-h.htm>).

<sup>32</sup> Gaston Leroux, *La Mansarde en or*, in *Œuvres*, p. 873. On se souviendra du rapprochement entre Leroux et Raymond Roussel proposé par Jean Roudaut (« Gaston Leroux en relief », *Critique*, no 164, 1961, p. 26) ; dans ce cas précis, on ne peut s'empêcher de penser à *Locus Solus* (1914).

<sup>33</sup> « Wells, avec sa *Guerre des mondes*, *Quand le dormeur s'éveillera*, *L'Île du docteur Moreau*, me produit une impression qui ne demande qu'à s'exprimer... et qui s'exprime, en effet, dans cet autre de mes romans : *Balao*... » (Gaston Leroux, *À mes amis littéraires d'outre-Manche*, in *Romans mystérieux*, p. 1097).

mécanique pour remonter le temps – l'élan spirituel et imaginaire provoqué par le contact avec le patrimoine parisien lui suffit. Une nouvelle preuve en est fournie par son roman *Le Coup d'État de Chéri-Bibi* (1925), où la capitale post-haussmannienne, dans laquelle se sont installés l'électricité, le téléphone et l'automobile, se transforme – en un clin d'œil – en champ d'action de la grande Révolution française *new look*.

Pour finir, il nous semble intéressant de relever une curieuse correction du texte de *La Double Vie de Théophraste Longuet* par rapport à la version feuilleton (à notre connaissance, les remaniements effectués par Leroux n'ont pas encore fait l'objet de recherches approfondies). Voici la dernière réplique de Théophraste mourant dans *Le Chercheur de trésors* : « je vois flotter la galère aux dix rameurs, elle ne sombrera pas<sup>34</sup> ! ». Dans l'édition en volume, on lit les mots suivants : « *Je retourne vers le rayon carré que le soleil a oublié dans les caves de la Conciergerie depuis le commencement de l'Histoire de France*<sup>35</sup> ». En fait, Leroux ne fait que reprendre un passage qu'il avait déjà utilisé dans le chapitre II du roman ; cependant, intégrée dans un nouveau contexte, la phrase en question permet de réaffirmer, d'accentuer l'importance de la dimension historique du livre. D'après Charles Baudelaire (dont Leroux se dit le débiteur dans *La Poupée sanglante*), le soleil « ennoblit le sort des choses les plus viles<sup>36</sup> » : dans *La Double Vie de Théophraste Longuet*, le soleil contribue, plus humblement, au bon fonctionnement de la machine mentale, patrimoniale et culturelle à voyager dans le temps.

---

<sup>34</sup> Gaston Leroux, « Le Chercheur de trésors », *Le Matin*, 22 novembre 1903, p. 2.

<sup>35</sup> Gaston Leroux, *La Double Vie de Théophraste Longuet*, p. 683. Mis en italique par l'auteur.

<sup>36</sup> Charles Baudelaire, « Le Soleil », *Les Fleurs du Mal*, en ligne : <http://www.gutenberg.org/files/6099/6099-h/6099-h.htm>

## PLAN

---

## AUTEUR

---

Kirill Chekalov

[Voir ses autres contributions](#)